

Les carnets de Pauline Thot

Rébecca Brocardo

Couverture
Création : David Hulot
d'après
Photographie : ©MiniGraph Photographie

ISBN : 979-10-359-2640-3
Publié sur www.bookelis.com

© 2016 Rebecca Brocardo
Tous droits réservés

« Ma petite enfant, je souhaite que tu en aies fini au plus tôt avec les inquiétudes et les préoccupations et que tu organises ta vie d'une manière plus calme et plus raisonnable. Peut-être ne saurais-je pas bien t'expliquer en quoi consiste le bonheur, mais il n'est certainement pas dans le drame, et il y a bien assez de cet élément autour de nous, même quand nous ne le cherchons pas. Je crois que je passerai le restant de mes jours dans une crainte constante de l'imprévu qui nous guette pour nous accabler. »

Lettres, Marie Curie.

À ma mère, qui a perdu son temps et sa montre.

Table des matières

Prologue.....	6
Carnet I - Quartier d'enfance.....	7
Carnet II - Les classes de lycée.....	24
Carnet III - Aux petits soupçons.....	77
Carnet IV - Les filles trouvent leur bonheur dans le drame.....	112
Carnet V - Les fausses questions metaphysiques.....	142
Épilogue.....	192

Prologue

Je suis entre la vie et la mort. Une vie pleine de prémices, la mort pleine de promesses. C'est un voyage de l'esprit libéré de ses barrières : la pensée, le corps, le temps. Mon esprit se connecte à la gestation universelle, où gravitent les vérités éternelles. Plus grand que la solitude, c'est l'absolu. Ici sont nés l'idée-cellule, l'envie-germe, l'image-titre, le désir-perle de cette histoire. Les mots avaient besoin d'énergie pour devenir matière. Matière à créer. Il fallait créer le lien avec la vie, pousser le raisonnement jusqu'à la mort. Je redevais potentiel, poussière d'étoile, énergie cosmique chargée de mémoire.

J'étais une créature dans un temps : un être humain. Si je devais témoigner de ce qu'il s'est passé, je dirais que j'ai flotté, tel un astre en chemin dans l'univers, en orbite autour d'un mystère. Je manquais d'ancrage, je ne savais pas exactement d'où je venais, si j'avais une histoire. Quand on n'est pas tranquille, l'idée de toujours tourner en rond ne plaît guère plus que la perspective de s'écraser sur un objet. J'aurais pu demander leur intention à mes géniteurs. M'attendaient-ils ? Pourquoi ? Je les percevais sur un autre plan, je me trouvais ailleurs dans le mien. À présent, je me vois en autoscopie. Mais ce n'est plus moi, c'est *elle*.

La communauté horizontale l'attirait loin de sa famille verticale. Les deux permettaient de se repérer dans les axes. Elle aimait les artistes, et tous ces gens qui construisent d'autres trajectoires, ceux qui disent : « je sais qui je suis ». Savez-vous qui vous êtes ? Vue d'ici, c'était une femme dans un monde arbitraire qui a vécu, un peu, sans information, dans la grande tradition féminine de l'insécurité et du « fais-comme-tu-peux », avec une conviction : mourir fille et non mère, fût-ce le début de l'extinction de l'espèce, épargnerait à sa lignée de tourner en rond.

Carnet I

QUARTIER D'ENFANCE

La naissance est brutale. Elle était entrée en scène sans bruit. Un peu trop tôt et un peu trop vite, sans prénom, sans patron. On attendait sa réplique.

Ses parents n'ont pas eu d'influence dans ce phénomène, tout au plus ont-ils essayé de le comprendre. Elle s'émancipait, il ne pouvait en être autrement. Christ, presque une inconnue, lui trouvait des raisons. Mais les mots de sa mère, fussent-ils sages, ne la faisaient plus résonner. Elle avait aussi un père, Karl, qui occupait le champ laissé libre. Espace, de l'air ! Ces deux-là étaient-ils bons ou mauvais ? Ils l'avaient gâtée de leurs principes, il faudrait faire avec. Choyée à profusion, protégée à outrance, punie pour rien, elle grandissait dans une famille présente, donc étouffée, où l'on ne prêtait jamais attention à ce qu'elle disait. Ils appelaient ça « éducation ». Ils n'étaient pas du coin, ils arrivaient du Sud en région parisienne. Une mutation. Avec ce travail, c'en était fini de la mer et des montagnes comme jouets et des chansons comme doudous.

Pauline, petite fille distraite, enfant bohème des alpages, tendre et timorée, commença à engranger des souvenirs en tombant sur une porte. Juste avant, elle s'était attiré les foudres de son maître d'école en refusant de skier (la neige était trop froide). Il tira ses oreilles si fort qu'elle crut en perdre l'entendement. Les picotements de la vie palpitaient sous la chair, l'arrachant à son silence originel. Elle prit la fuite, persuadée que sa mère la défendrait contre la tyrannie. Bondissant au dehors, elle trébucha sur une marche et fut précipitée sur le pêne d'une poignée de porte qui entailla sa bouche. Le sang coula abondamment. Quelqu'un la regardait sans la secourir. Elle attendit de voir d'autres yeux avant de fermer les siens. Quand elle les rouvrit, ils croisèrent ceux d'une petite blonde qui la fixaient avec intérêt. Au-dessus, un chirurgien recousait sa lèvre inférieure. Sa fille lui tenait la jambe sans ciller à la vue du sang. Accès au dedans, accident. Ici, le *Lac des Cygnes* apaisait les âmes sensibles. Elle aperçut enfin sa mère qui demandait vertement si elle serait défigurée « pour toujours ». Elle ressemblait à son panda en peluche, lequel se serait chamaillé avec un pitbull.

Cet incident accélérât-il le processus ? La décision fut prise. Ses parents quittèrent d'un commun accord cette région de « commères alcooliques » et de « primates arrogants », termes dont elle ignorait le

sens. En revanche, elle comprit « s'ils sont si proches de leurs racines, ils n'ont qu'à les bouffer ». Unanimes. La cicatrice de Pauline disparut, laissant quelques traces d'angoisse, car les catastrophes arrivaient sans prévenir. Elle intégra une école de sa nouvelle banlieue non sans défiance envers les maîtres, bien que ces derniers fissent preuve de beaucoup plus de patience avec les élèves et leurs parents. Son père lui avait offert un compas qu'elle exhibait dans la cour. Personne ne vint l'ennuyer.

Des années durant, Pauline bâtit des remparts invisibles et infranchissables autour d'elle. On s'inquiétait qu'elle ignorât les autres enfants. Tout le monde était devenu transparent. Attentive à l'oral et aux sons, elle n'avait pas daigné signaler son trouble avant que l'on ne décelât sa myopie. On lui posa des lunettes sur le nez et elle vit enfin derrière les fortifications. Elle trouvait le monde trop gris. Bonne élève, elle sauta une classe puis ne cessa plus de chercher sa place. Comment se faire des amis ? Ses cheveux de princesse étaient coupés plus courts que jamais à cause de la recrudescence des poux à l'école. Elle sentait la pomme verte, fragrance à la mode des shampoings bon marché. Ses lunettes pendaient inégalement sur son nez comme pour démontrer son déséquilibre. Affublée de toute sorte de trouvailles de fonds d'armoires, son allure n'améliorait pas sa condition. Démodée et sauvage, la fillette-forteresse ne suscitait l'intérêt de ses camarades que lorsqu'elle ratait une marche. Elle aurait pu être un animal, un arbre ou une pierre, la vie lui aurait été égale.

Un jour, sans prévenir, une secousse vint fissurer ses murailles, la soulevant tout entière. Elle réalisa qu'elle allait avoir quatorze ans, comme elle avait pris conscience de son existence jadis, lorsqu'on lui avait tiré les oreilles. Elle noircit ainsi les lignes de son premier carnet et espéra que par cet acte elle allait enfin naître, et cesser de n'être.

* * *

Cher carnet, j'ai besoin de te remplir de mes pensées. Mes rêves débordent. Des garçons se battaient à cause de moi dans une piscine remplie de neige. Ça n'a pas duré, j'avais trop froid...

* * *

Inconnue d'elle-même, Pauline s'efforçait de décrire des sensations qui s'apparentaient à des souvenirs. De toute évidence elle devait débiter quelqu'un « à l'intérieur ». Elle ne maniait ni la concordance des temps ni l'art de la transition et jetait les mots qui se présentaient à son esprit sur le carnet comme des graines sur le bitume. Elle ne prati-

quait pas de jeux avec ces mots, ni aucune sorte d'humour. Seules les émotions retenaient son attention. Ravagée par la société de consommation, elle ne distinguait pas l'objet de sa marque, ni elle-même d'un objet. Sortir sans ses étiquettes était inconcevable. Les professionnels de la communication avaient bien travaillé. Tout aussi intoxiquées, ses copines de quartier et camarades de classe agrémentaient ses histoires et rendaient le quotidien tolérable.

Les mystères de la vie se tapissaient dans l'irréel, dans la distorsion de l'espace et du temps. Pourquoi les rêves ? Elle les ruminait jusqu'à ce qu'ils ne deviennent plus qu'un doute. Une bagarre dans une piscine, symbolique de la fuite dans des aventures inespérées, démontrait-elle que sa vie manquait de piquant ? Le réveil, bardé de désillusions, de questions et de frissons, ne manquait pas d'appuyer cette thèse, tout comme l'air du Nord, humide et piquant, auquel elle ne s'habituaient pas. Seule la saison d'été pouvait remédier à cette mort annoncée. L'été, elle redevenait elle-même en retournant dans le Sud. Elle retrouvait « la Karake », la maison de sa grand-mère en Corse où elle s'adonnait à la rêverie en plein air.

* * *

Il paraît que c'est une personne, Marie Curie. Ou plutôt, que c'était une belle personne. Maintenant, c'est le nom de mon collègue. On ne parle pas d'elle ici, même en cours de physique-chimie. Je ne sais pas de quoi on parle, à vrai dire. Quelqu'un a dessiné une ligne représentant la mer sur le tableau. Deux V planent au-dessus. Je plane avec eux. Seuls les rêves devraient exister. Combien de temps suis-je restée à fixer les mouettes dans ma tête ? Le professeur attendait une réponse, bras croisés devant moi. Vaguement avachie sur ma chaise, j'ai marmonné que ce n'était pas mon dessin et tout le monde a éclaté de rire. « Les vacances sont finies, mademoiselle Thot ! Je fais l'appel, êtes-vous là ? » Il s'est mis à effacer l'horizon frénétiquement, comme s'il tenait à gommer mes souvenirs avec.

Avec mes cousins, on a passé l'été dernier en Corse, chez notre grand-mère. On l'appelle « La Maryse », par simplification d'un prénom trop long, et parce qu'elle possède un certain talent vocal. J'ai rencontré un garçon dont les parents louaient une dépendance de la Karake pour quelques semaines. Un Italien d'une beauté admirable : des yeux en bleu de ciel, un regard collant, des cheveux de l'aube sur un visage d'une pureté rare et une peau blanche et lisse comme le jour. Un corps à mi-chemin entre le garçon et l'homme... On s'enfonçait dans la mer, on s'amusait dans les vagues, on marchait sur la plage main dans la main. Mon corps se remplissait de sensations langou-

reuses inédites. Son départ m'avait plongée dans une douleur triste et douce qu'on appelle *mélancolie*. Les locataires suivants, une famille d'Annecy, m'avaient sauvée de ce chagrin. Une nichée de filles : Lara, ses sœurs et leur mère. On se promenait sur les mêmes rivages, on parlait d'amour et on regardait l'horizon avec cette mélancolie inhabituelle pour des gens de notre âge. Je passais des heures en leur compagnie, je vivais presque chez elles. D'autant plus que La Maryse a pris l'habitude de nous fermer la porte au nez quand on refuse de l'accompagner à la montagne. Comme on dort dans un chalet, elle laisse sa maison fermée et quelques vivres sur la terrasse, souvent avec un mot : « Le monde appartient aux gens qui se lèvent tôt, nous sommes partis danser avec les oiseaux, près de la rivière. »

* * *

Pauline savourait le bonheur d'écrire. Elle expérimentait ses semblables sur le papier et y revenait après coup, car la vie passait trop vite et les émotions des instants, fulgurantes, ne permettaient pas d'en jouir pleinement. Elle tenait à prendre son temps. Elle ne voulait pas se lever tôt, encore moins posséder le monde. Elle préférait être contre-exemplaire. Son plus grand plaisir consistait à étaler au mieux les grasses matinées dans la chaleur de l'été, puis à se rendre paresseusement à la plage aux mêmes heures que monsieur et madame tout le monde. Elle n'avait pas d'argent mais dès que l'occasion se présentait, elle amadouait les barmen des paillotes pour qu'ils lui offrent une glace en échange de quelques francs insuffisants. « La campagne se prête à tout », chantait Thomas Fersen dans ses oreilles. À tout, même aux petites escroqueries enfantines – les billets subtilisés aux adultes négligents, les cigarettes crapotées en cachette et le choix de rentrer en « stop » malgré l'interdiction de l'autorité familiale. Tout ce qui en avait d'habitude perdait son importance : tenue vestimentaire, complexion, regards de garçons. Les retours sur le Continent, c'était bonjour tristesse.

* * *

On appelle la « troisième » la dernière année de collège. Le soleil brûlait la Corse mais la pluie tombait sans retenue à Paris. Je suis sortie de l'avion en mini-short de jean noir vulgaire, grosse ceinture hi-deuse, veste à carreaux de mauvais goût, chaussures en plastique à semelles immondes et faux piercing dans le nez. Je voulais provoquer une réaction chez ma mère mais l'effet escompté n'a duré qu'une fraction de seconde. Trop décalée ma mère, complètement indifférente à

mes frasques. Tout ce qu'elle me dit, c'est de bien travailler à l'école si je veux m'en débarrasser plus vite. Me voilà donc de retour dans le système.

« $a + a = 2a$... J'écris $2a$! J'invente deux variables : *bye* et *bye* ! » J'aime l'écho des sonorités des cours du collège, un rien me replonge dans cette ambiance. Les élèves squattaient le tableau et dictaient tout ce qu'ils y écrivaient, tandis que M^{me} Cuvette, prof de maths, lançait des craies dans le mur afin de nous expliquer les projections : « Regardez, la craie ne traverse pas le mur ! Elle ne traversera jamais ce mur, vous comprenez ? » En musique, on sauvait le monde à l'unisson en chantant *Oh happy day* et *Heal the world*. En anglais, Rachida s'était écriée à l'appel : « *No ! Sir*, vous m'avez sauté ! » avant de devenir pâle. On commençait à comprendre. Tout ça c'était avant, en quatrième. Je ne voudrais pas revenir en arrière mais cette année on m'a mise avec les meilleurs, sans origine, bien sages comme moi. À part deux rescapées de mon quartier, ceux du bled ont été relégués dans une autre histoire. C'est différent, on a cessé de rire.

Pauline voulait se perdre, s'éloigner du présent pour mieux y revenir, comme on prend de l'élan pour sauter. Quitter les amis, en trouver d'autres, rire avec, se raconter des histoires. Elle s'ennuyait dans sa maison à loyer modéré bordée de jardins verdâtres. Par chance il y avait la rue, territoire libre où traînaient toujours ses copines drôles, impulsives, gentiment impudentes et issues de familles immigrées. Pauline aimait leur énergie. Elle les aidait pour leurs devoirs. La maison étrangère pleine de couleurs et d'odeurs se refermait sur elle comme un passage secret. Les mamans apparaissaient avec leurs mots gentils et de succulentes pâtisseries. Ces filles s'impliquaient moins à l'école et plus dans leur vie familiale. Les copines avaient toujours des frères et sœurs qu'elles veillaient ou qui s'occupaient d'elles. Pauline ne s'encombrait pas de sa famille. Elle, l'enfant unique, sortait du sens commun à leurs yeux ; d'autant plus, enfant cynique, qu'elle ne croyait pas en leur dieu.

Ça se corsait avec les garçons. Quand un « ce soir c'est les Turcs contre les Portugais » était lancé dans la cour du collège, tout le monde savait qu'on ne parlait pas d'un match de football. Personne ne craignait le conseil de discipline. Le plus agitateur forçait le respect. Les insultes, c'était pour les adultes ; les poings, pour l'autre en face. Il suffisait d'une étincelle pour que tout explose.

À l'instar de nombreux collégiens pas à l'aise dans leurs baskets de marque, Pauline était secouée d'accès de colère jusqu'à la convulsion.

Le mental en formation, elle trouvait toujours les autres plus avancés qu'elle, plus doués, plus forts, plus fous, plus en phase. Le physique en construction, elle se sentait comme un chantier qui avait pris du retard avec sa poitrine menue, ses lunettes difformes sur son visage indéfini. Gênée d'elle-même, elle ne savait jamais comment se présenter. Un déshonneur supplémentaire et elle implosait. Alors, lorsqu'un ballon fit sauter ses lunettes...

* * *

La honte hier ! Mon verre a pété en sport et j'ai paumé la vis... Je rate un jour de collège, heureusement ! Mon père voulait que j'y retourne à l'aveuglette ! Tu vois le plan ? J'en pleurerais de rage. La rage, voilà ce que m'inspirent mes parents. Je maudis tout ce qui fait que j'en suis là et qui me le fait subir. Dieu, certainement !

Dieu m'a laissée seule aujourd'hui, loin de mes copines et enfermée avec des parents fous. J'aimerais tant qu'il m'arrive quelque chose, une aventure, un enlèvement ! Qu'est-ce qu'il peut bien se passer ici ? La télé est interdite, les sorties sont contrôlées, les cosmétiques sont soumis à punition, c'est la prohibition ! La vie semble facile à vivre pour les autres, alors que pour moi, c'est toujours la *loose* !

* * *

Elle griffonna une page d'une plume vengeresse, un peu pour mettre un terme à sa hargne. Passer son indignation sur un stylo en enfonçant la pointe d'une main tremblante, ressentir son impuissance, calmer sa violence, c'était aussi la raison d'être du carnet. Elle fulminait. En situation de victime, bien qu'elle en eût sa propre définition, elle exprimait toute son aversion : propos incohérents, insultes aux parents qui accusaient le coup. Elle changeait. Elle gérait autrement ses projets de bêtises. Avant, Pauline était terrorisée par son père. Aussi longtemps qu'elle ignorait l'ampleur de la punition elle n'osait recommencer. Désormais, elle plaçait dans la balance la punition d'un côté et le projet de bêtise de l'autre afin de déterminer si cela en valait la peine. C'était justice. Elle refusait de devenir la martyre du collège et du monde autour. Elle se sentait déjà assez discréditée auprès des vieux, ces adultes qui s'ingéniaient à rabaisser les jeunes, et combien même ces derniers s'avaient dans des comportements immatures, elle était de leur côté. Comment s'entendre avec des parents extraterrestres dont les valeurs lui faisaient honte ?

Elle écarta ses pensées d'un mouvement de tête et la fougue disparut. Ils avaient sorti un disque, *Bensonhurst Blues* résonnait dans la

maison. Elle les aimait sûrement, mais il y avait de la crasse partout. Pendant un moment, cette crasse lui retombait dessus comme une mouche têtue puis se volatilisait. Elle s'enferma dans sa chambre, laissa la solitude peser de tout son poids et s'inventa une histoire où elle fuguait, puis mourait. Elle fut triste d'imaginer ses parents sans elle. Ils ne la comprenaient pas. Heureusement qu'elle avait quelques copines à l'école. Ensemble, elles se serraient les coudes.

« Les filles, je vous envoie un petit mot comme une bouteille à la mer. Je m'ennuie sans vous. Faites passer. »

« Nous aussi on t'aime ! »

« Non mais sérieux, est-ce que tu piges ces conneries de π x... / $\sqrt{\dots}$ »

« Pour quoi faire ? Je copie, tu copies, nous copions... »

« T'as vu comme Mélanie devient snob ? Avant c'était une bonne copine, mais elle ne me calcule plus. Je suis toujours dans le vent avec tout ce qui se passe chez elle, d'ailleurs je ne suis plus invitée. »

« Eh ! Sundus, pas de crise de jalousie, tu vas me faire pleurer. Sortez les mouchoirs ! »

« Salut les meufs. C'est moi, Mélanie, tout devant. Alors Rachida, tu te fais draguer ? Sun et Po, vous travaillez ? »

« Pas vraiment, j'écoute Sundus qui chante et la prof qui drague. »

« On se demande quand elle s'est lavé les dents la dernière fois. »

« On s'éclate un maths dans ce cours non ? »

« ??? »

Alors que les élèves de troisième s'apprêtaient à passer le brevet des collèges, leur professeur de mathématiques, une femme froide au sourire grinçant, annonça qu'elle partait à la retraite. Elle avait cet air un peu désolé des gens qui ont donné toute leur vie et qui s'excusent de laisser entrevoir le soulagement d'en finir. Pauline, qui recevait chaque événement imprévisible comme un signe, ressentit un peu d'empathie pour cette actrice de l'ordre établi. Les accidents de parcours créent la compassion. Les gens qui s'en vont ont l'air plus sympathique que d'habitude et on a envie de les retenir, par esprit de contradiction ou instinct de survie, peut-être. *La roue tourne, apportant son lot de modernités.*

Gagnée par une nostalgie passagère, la collégienne revisita l'école primaire où elle avait appris les choses essentielles : la lecture, le cal-

cul, l'écriture, quelques notions de savoir-vivre. Elle trouva surtout son absence. Où avait-elle pu passer pendant toutes ces années ? Chaque salle de classe la renvoyait à des moments précis, des paroles précieuses, comme si elle venait de les vivre. Elle se laissa bercer par des sentiments recouverts, à la fois proches et passés, pour mieux leur dire adieu. Elle prit conscience du temps qui défilait. Elle n'était plus une petite fille mais une entité intermédiaire, un peu perdue en route, cherchant un refuge dans les salles de l'école, simples et accueillantes. Elle se rejoua une scène d'autrefois, où sa mère avait hésité à la confier à sa première maîtresse : « T'inquiète pas maman ! Tu me l'as dit cent fois que tout va très bien se passer ici, je vais me faire plein d'amis ! Arrête de pleurer, on dirait une enfant ! » Et décida d'aimer encore ses parents.

* * *

Pour les Rameaux j'ai aidé mon père à préparer l'agneau à la cuisine centrale. Les classes de l'école m'ont collé une drôle d'impression pleine de tendresse. Je m'y sentais grande... J'avais appris *La Petite Sirène* d'Andersen par cœur et j'accusais celles qui le déchiffraient de ne pas savoir lire, de ne pas comprendre. En fait, je voulais être cette héroïne libre, belle, déterminée et rebelle par amour. Ma vie était parsemée, comme la sienne, d'incidents fâcheux. Jusqu'ici c'est la seule ressemblance que j'ai pu nous trouver. Un jour j'écrirai une contre-histoire pour la venger de ce destin sinistre.

Une idiote disait que je crânais avec mon panda en bandoulière et qu'en plus ma mère m'habillait mal. Bien décidée à ne parler à personne, je m'étais assise au fond de la classe. Une petite fille était venue me trouver dans mon terrier avec un immense sourire. Elle ne voyait pas que j'étais sauvage, elle voulait jouer. Elle s'appelait Flora. Elle aurait pu être ma toute première véritable amie, mais elle a disparu dans le mouvement des choses, comme la cour et ses herbes folles où l'on enterrait nos trésors, les parties de billes et les puces en plastique qui sautaient dans un bruit de bouteille qu'on débouche, les garçons mignons, que les petites filles-aux-marguerites aimaient « à la folie », et tout le reste que je n'ai pas oublié, car non, je n'ai rien oublié !

* * *

La fréquentation du collège menaçait de détruire cette gentille mélancolie en raison d'un nouveau danger : l'amour. Ou plutôt son idée. Pauline n'avait pas envie de penser à ça et l'absence de trace de cet amour dans les devoirs, les cartables, les survêtements, les baskets, les

cahiers de textes et de correspondance allait dans son sens. Elle n'avait pas non plus le courage de s'interroger. L'amour était plutôt extérieur au collège. Ce monde infantile était dénué d'amour au sens noble qu'on lui donne. Ni pour les parents (vague considération), ni pour les amis (copinage), ni pour les garçons (peur panique). Le romantisme ? Une idée nébuleuse de l'histoire de l'art et de la littérature, et on n'en était encore qu'au stade du déchiffrement de la grammaire et de l'orthographe. La drague était accidentelle, presque une farce, grotesque ou amusante et surtout asexuée, c'est-à-dire qu'elle avait lieu dans les deux sens.

« Hé, princesse ! Qu'est-ce que tu penses du mec, là-bas ? Il est comment ? »

On extrayait une mobylette pourrie d'un trou dans le bitume (que Sundus n'avait pas vu avant de prendre son virage) quand mon voisin Isaac m'a posé ça, accoudé à mon épaule. Il désignait Jemil, un Turc du quartier.

— Jamais vu. Un coup de main ?

— Tu peux aller le voir maintenant ? Il veut te parler.

Il rêve lui. Je ne sais même pas de quoi j'ai l'air.

— Je ne veux pas le voir ici, tu es fou !

— Où sinon ?

— Dimanche au terrain de basket, par exemple.

— Tu attends que je lui demande ?

Il fait ce qu'il veut. Il a besoin d'une autorisation ? C'est là que Sundus a relevé la tête en se frottant les mains :

— Hé Isaac, moi je suis disponible si tu veux ! On s'appelle demain ?

Il n'est plus revenu.

Pauline rentra chez elle, mécontente. Elle ne relevait jamais les offres des porteurs d'affaires. Elle se voulait effrontée mais à la première occasion, elle démontrait combien elle manquait de cran et de résolution. « Popo-la-sauvage ne veut plaire à personne », soupira-t-elle en traînant les pieds. Cette couardise ne présageait que des fiascos. Certains élèves le faisaient déjà. Ils s'embrassaient dans la cour en montrant bien leur langue, elle ne savait pas s'il fallait les imiter ou

trouver ça répugnant. C'était peut-être l'effet troupeau : faire-comme-les-autres.

Elle ne voulait pas appartenir à un groupe, elle avait du mal à y exister, à se faire entendre ; elle les fréquentait à distance. On distinguait deux grandes tendances au collège : d'un côté, *Beverly Hills*, des petits bourgeois qui s'embrassaient dans leur cercle, et de l'autre la « cité » où se multipliaient les frictions, de plus en plus nombreuses. À croire qu'il est plus facile de haïr que d'aimer. Parfois la police faisait le guet à la sortie, avertie sans doute par quelque professeur qu'un combat se tramait en coulisse. Lutttes de quartiers, rivalités entre nationalités, provocations. Si l'on choisissait son camp, on pouvait bénéficier d'une protection ou envoyer un émissaire brutaliser un ennemi. Pour Pauline qui pouvait avoir des envies subites d'agressivité ou des besoins impérieux d'identification, tout cela n'avait rien de recommandable.

* * *

Alors que je descendais les trottoirs impassibles en sortant du collège, un groupe de mecs du genre racaille s'est réuni devant moi, prenant la rue à témoin de son existence. Parmi eux, des gars de mon quartier. Éric l'athlète, Nino le boxeur et des cris, des hurlements qui rendaient la communication difficile. J'ai réalisé que Nino était assailli et qu'il envoyait habilement ses poings et ses pieds de tous les côtés. Il a fini par s'esquiver dans une ruelle, talonné par une meute aux abois. Tandis que les passants s'empressaient de passer, une autre bande se formait pour partir à sa recherche en jurant qu'on n'en resterait pas là. Ils ne m'ont pas du tout calculée. Avec ces mecs-là on se sent transparent. L'histoire est la suivante : il paraît que le père d'Éric a traité un ami de Nino de « sale Arabe » (alors que l'ami en question était d'origine berbère). Nino l'a corrigé et Éric a vengé son père. À part ça, on passe le brevet la semaine prochaine, mais c'est un détail.

* * *

Pauline ignorait tout de l'ambiance des autres collèges. Elle affectionnait ce lieu de clans uniquement parce qu'elle y faisait office de tête pensante, d'exception, d'être humain non encore confiné à l'unique rôle de fille. Mais elle ne pourrait transformer les cloisons du collège en repaires plus tard. Les bulldozers avaient commencé à tout écraser, le bâtiment devait être reconstruit dans un quartier plus convenable. Les vieux problèmes élaient domicile dans des murs neufs.